

Mots dits, les cris de l'écrivain

Julie Turconi

Number 69, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4958ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turconi, J. (2005). Mots dits, les cris de l'écrivain. *Brèves littéraires*, (69), 79–82.

JULIE TURCONI

Mots dits, les cris de l'écrivain

Envie d'écrire. Quoi ? Peu importe. Chasser la déprime, réveiller la mémoire et l'imagination. Inventer. Aligner des mots. Magiques et tendres. Créer des histoires, plus folles les unes que les autres. Jouer avec la langue et ses figures de style. Métaphore, hyperbole, litote, oxymoron, prosopopée, synalèphe... Autant de mots étranges et quasi incompréhensibles, sortis de cerveaux lettrés et savants. Mots à la connotation mystérieuse, qui ne demandent qu'à sortir des dictionnaires où on les retient prisonniers. Les jeter sur une page, comme ça, en vrac. En créer de nouveaux.

Combattre le silence. Un texte sur le thème du silence ? Est-ce si difficile que cela quand on n'a de toute façon rien à dire ? Une page blanche. Un long silence d'écrivain. Un espace vide, sans vie, sans mots, sans ponctuation, sans rythme. Comment faire revenir l'inspiration, l'envie d'exprimer des émotions cachées ? Commencer à écrire, à mettre des mots sur la page, à faire naître, difficilement, un texte. Même court, même imparfait, même ridicule.

Rêver. Laisser son esprit vagabonder dans le brouillard de l'inconscient. Pour y trouver un déclencheur. Une

phrase, un mot. Une image. Et faire jaillir l'imaginaire comme un geyser, comme une source soudaine et intarissable. Une crue, une inondation qui emporte la déprime, fait vibrer le corps, inexplicable. Puis la lente décrue, l'excitation qui retombe doucement. Et la sensation d'accomplissement, du travail fait. Tempérée par la certitude de l'imperfection. Celle qui dans le fond donne tout son charme à l'écrit.

Et puis redescendre sur terre, se retrouver à nouveau chez soi, dans sa vie, son univers. Et se demander si tout cela en vaut la peine.

Soupirer, crier, pleurer peut-être. Écrit vain ? Possiblement. Mais pas pour tous.

Laisser parler les mots, ne pas se contenter de les regarder. Les faire vibrer, ronfler, les goûter en bouche. Comme un chocolat ou un vin fin que l'on savoure. Les partager avec le silence pour ne pas les enfermer. La feuille n'est pas une prison, une geôle, elle est au contraire un moyen de transport, un oiseau aux longues ailes blanches capable d'emmener ses passagers d'encre où l'on veut. Où l'on rêve. Parfois même jusque de l'autre côté de la terre.

Faire passer les mots de bouche en bouche, de main en main. Attendre. Avoir peur. Craindre les critiques mais avoir conscience de les demander. Dures mais nécessaires.

Chercher enfin. Chercher un sens à tout cela.

C'est exactement ce que je fais. J'écris, j'écris... et puis ? Le stress de l'écrivain. La sensation d'inutilité.

Un alignement de mots, d'espaces, de virgules, de points. Cohésion aléatoire. Que faire pour donner vie à ce qu'on a dans la tête ? Ne pas perdre le fil d'une réflexion, d'une action. Se concentrer. Jusqu'à l'autisme temporaire. Ne plus entendre le monde autour. Silence. Chaleur et lumière à travers les fenêtres. Ne pas se laisser distraire, garder les yeux sur la feuille de moins en moins blanche. Comme un encouragement. Et reprendre sans cesse. Fautes d'orthographe, de grammaire, de syntaxe, mauvais choix de vocabulaire. Tout compte. Tout conte.

* * *

Prendre un livre sur l'étagère. Roman, recueil, dictionnaire, essai, poésie. Des mots qui déjà éveillent les sens. Caresser délicatement la couverture, sentir le papier. Prémices du plaisir à venir. Sensuel, tactile. L'ouvrir lentement. Savourer les sensations, le bruit caractéristique du papier légèrement froissé sous les doigts. Découvrir.

Combattre la solitude, la banalité. Commencer à lire. Aligner les mots dans sa tête, sans y penser, geste machinal. Laisser l'imaginaire prendre les commandes, nous emmener dans un autre monde. Terrible. Ne plus pouvoir s'arrêter. Donner vie aux personnages, par petites touches.

Se projeter dans l'histoire. Retrouver des sentiments familiers. Laisser les yeux courir sur les pages noircies. Se sentir gagné par le mystère, la beauté. Se tendre sous l'effet des émotions. Perdre toute notion du temps.

Arriver au bout. Savourer. Hésiter. Et fermer à regret le livre. Trop court. Trop long aussi. Pourquoi lire ? À quoi cela mène-t-il ? S'isoler, se perdre dans un ailleurs. Se comprendre peut-être. Ou comprendre le monde. Le changer, le rêver.

Aimer ou détester. Mais offrir ces mots. Les passer de main en main. Partage nécessaire pour les faire résonner dans l'air. Mots dits avec ferveur, colère, amour. Maudits ou adulés.

Donner corps à l'irréel. C'est ce que je fais. Je lis. Sans arrêt. Boulimique, infatigable consommatrice de mots. D'aussi loin que je me souviens.

Oublier ce qui nous entoure, dissoudre les contours de la pièce, se construire un décor changeant. Plonger corps et âme dans les mots, nager en eux, couler. Avec délectation. Et ressurgir essouffée. Ressourcée.

* * *

Je veux être un personnage, je veux faire partie de l'écrit, les cris de l'écrivain, des mots... Me fondre en eux, perdre toute substance pour mieux venir à la vie. Éternelle.